

CHAPITRE 1

Ma naissance eut lieu un matin d'Avril 1930, le jour des célébrations de Pâques. Je vins au monde au moment de la résurrection du Christ, ce qui provoqua chez ma mère, fervente chrétienne, un état de transe pendant lequel elle crut à un signe divin. Aussi demanda t'elle que l'on aille quérir au plus vite le prêtre du village afin qu'il bénisse son nourrisson dans les plus brefs délais. Bien entendu, ma venue au monde ce jour précis, n'était en rien un évènement miraculeux. Seules les hallucinations causées par ses fortes douleurs, donnèrent à penser à ma chère mère, que Jésus était venu se réincarner dans l'être de son nouveau né, et c'est ainsi, que je devins la dernière née d'une fratrie de quatre enfants. Je fus prénommée Adèle, en hommage à mon arrière grand-mère paternelle trop tôt disparue, et mes frères et sœur, Norbert 9 ans, Marie 8 ans, et Charles 4 ans, impatientes de mon arrivée sur terre, étaient tous ravis de mon entrée fracassante dans leur vie.

Mes parents s'étaient connus lors d'une fête de village, au cours de laquelle, ils avaient été présentés par mon grand-père maternel, désirant arranger une rencontre entre les deux jeunes gens. Il espérait, à cette occasion, trouver à marier sa fille

au plus vite, afin de se délester d'une bouche supplémentaire à nourrir, sa paye de charpentier lui permettant difficilement de subvenir aux besoins de ses six enfants.

En 1920, ma mère, qui venait d'avoir 16 ans, était belle comme une nymphe. Femme en éclosion qui se mouvait dans un corps juvénile, elle possédait un grain de peau claire, sans le moindre défaut, et de longs cheveux couleur de jais.

Elle vivait, entassée avec sa famille, dans une petite bicoque de trois pièces. Les hivers étaient rudes, et la chambre dans laquelle dormaient les enfants, n'était pourvue d'aucun moyen de chauffage. Leur père avait alors, mis en place un stratagème leur permettant de se chauffer le soir avant de se mettre au lit : il posait une marmite en aluminium sur des briques de pierres, la remplissait d'alcool à brûler, qu'il faisait flamber jusqu'à totale évaporation. Ce système n'étant pas suffisant, ils devaient tous dormir enveloppés de plusieurs couvertures, serrés les uns contre les autres, à claquer des dents toutes les nuits. Seul le père avait un emploi, et chaque fin de semaine, après les passages au bar du village, il ne restait plus grand-chose de son maigre salaire. Dans ce contexte familial précaire, ils avaient souvent, en guise de repas, des pommes de terre comme plat principal, aliment peu coûteux, que leur mère cuisinait de

façon différente suivant les saisons, tantôt en purée, tantôt en gratin, ou bien composées en salade, afin de ne pas lasser les enfants de ce tubercule, riche en glucides, mais aussi en protéines et en vitamines. Ils durent tous quitter l'école, les uns après les autres, pour travailler, afin de subvenir, chacun à leur tour, aux besoins vitaux de la famille.

Mon père, lui, âgé de 21 ans, était un jeune homme au physique athlétique, avec des cheveux blonds comme les blés, des yeux d'un bleu profond, et une fine bouche repulpée par une épaisse moustache. Seul son regard sévère venait trahir la colère qu'il avait contre le monde entier et qui le rongait au plus profond de son cœur.

Orphelin depuis peu, il avait, la charge de son exploitation agricole, qu'il tenait d'une main de fer. Elle était située dans la commune de Ceyrat, non loin de Clermont-Ferrand, capitale du Puy-de-Dôme, et avait jadis, appartenu au grand-père paternel, déclaré légalement comme son géniteur. Ce dernier, avait en effet épousé, en première noce, une jeune fille de son village, (Adèle, dont je venais d'hériter le prénom), qui lui donna trois beaux garçons. Lorsque l'ainé atteignit l'âge de 21 ans, sa mère fut emportée par la tuberculose, et le veuf se remaria aussitôt avec une jeune grecque, de 20 ans sa cadette, tout juste exilée de son pays natal, pour fuir une économie précaire. Après quelques mois

de mariage, la jeune épouse tomba éperdument amoureuse du fils aîné, et une liaison sentimentale se noua entre les deux jeunes gens. Elle tomba enceinte. Le mari ayant compris la supercherie, renia le fils ingrat, qui s'engagea aussitôt dans la marine. Par orgueil, l'époux trompé, reconnu l'enfant comme le sien, non sans le faire souffrir pendant de longues années, pour avoir été le fruit du péché. Les deux frères restants (ses oncles, donc) étant morts à la guerre de 1914/1918, et le fils renié n'ayant jamais réapparu, à la mort de l'aïeul, la ferme fut léguée à mon père puisque, pour la loi, il en devenait alors le seul héritier. Sa mère, qu'il détestait vivement, pour ne jamais l'avoir soutenu dans les heures difficiles, dut repartir en Grèce, déçue de ne pas avoir su se construire une vie meilleure en France. Mon père était fier de posséder ce bien sur lequel il travaillait dur depuis l'âge de 9 ans. Il était d'ailleurs convaincu, être le seul à mériter cet héritage. Sa ferme était devenue toute sa vie, et il la chérissait bien plus que ses propres enfants.

Le mariage de mes parents fut célébré peu après leur rencontre. Seule, une photo prise en ce jour béni, me permit de les découvrir quelques années plus tard, souriant à peine devant l'objectif, penauds et sans joie, se préparant tous deux à une vie commune sans véritable amour.

La maison dans laquelle vivait notre famille, était traditionnelle. La pièce principale accueillait en son centre une grande table façonnée en bois de chêne. Imposante, elle nous invitait dès le lever du jour, à prendre nos repas sur sa grosse carcasse. Bâti dans le même bois, un énorme buffet campagnard dans lequel étaient entreposés vaisselle et linge de maison, occupait le mur du fond. Il y avait une grande cheminée, construite pour chauffer les murs pendant les durs hivers de notre campagne, et nous possédions un poêle à bois sur lequel ma mère cuisinait et faisait chauffer l'eau pour notre toilette quotidienne, que nous faisions chacun notre tour après le diner. Les chambres se trouvaient à l'étage, ainsi qu'un grenier au-dessus.

L'activité principale étant la culture du fourrage sec, destiné à l'alimentation bovine, l'exploitation était dotée de parcelles de prés de fauche et de pâtures d'une superficie d'environ 3 hectares. Mon père passait beaucoup de son temps dans les champs, à surveiller la pousse de l'herbe, avant la fenaison qui consistait en trois étapes. Le fauchage, en premier lieu, commençait en général au mois de mars, mois, où l'on constatait que le fourrage était à maturation suffisante. Venait ensuite le fanage, qui consistait à poser l'herbe au sol, puis à la retourner régulièrement pour éviter les éventuelles moisissures. Enfin, le pressage à l'aide d'une

brouette botteleuse, et d'une ramasseuse gerbeuse, qui permettaient l'une après l'autre, de bien calibrer les bottes. Le nœud de liage, quand à lui, se pratiquait manuellement. Re commençait ensuite, la semaison pour la prochaine saison. La grange attenante à la maison d'habitation, qui s'étendait sur deux niveaux de 140 m² chacun, servait à l'entreposage du foin avant sa vente finale, destinée aux exploitations voisines. Nous possédions aussi, deux vaches, qui produisaient du bon lait, quelques poules, pour leurs œufs frais que nous ramassions chaque jour, et pour finir, deux chevaux de traits. L'exploitation était immense et demandait une attention constante, mais mon père était vaillant, et ne se plaignait jamais à la tâche. Même s'il avait souvent, besoin de bras supplémentaires, il se refusait catégoriquement à employer un étranger pour travailler sa propre terre.

Les deux aînés, Norbert et Marie, se rendaient chaque jour à l'école rurale de Clermont-Ferrand, faisant 6 km à pied à travers champs, passant par Beaumont, village séparant notre commune de la grande ville. Ils se démenaient chacun de leur côté avec les calculs de mathématiques, l'apprentissage de la lecture et de l'écriture qu'ils ne maîtriseraient jamais vraiment, à la grande déception de ma mère. Celle-ci s'occupait donc de Charles et de moi-

même, ainsi que du reste des tâches qui incombaient à son rôle de femme au foyer.

Ainsi débuta ma vie sur terre auprès d'une mère aimante et d'un père rigide.

Je n'ai pas souvenir de mes cinq premières années. L'évènement le plus ancré dans ma mémoire, remonte à un jour de Juin 1936. Tous les dimanches de beau temps, ma mère avait pris pour habitude de nous servir notre déjeuner sur la grande terrasse à demi ombragée par le lierre naissant. Il s'agissait du seul jour de la semaine où nous partagions la table de nos parents. Elle cuisinait le Pounti, une terrine à base de porc et de blettes, recette typiquement auvergnate, complète et facile à réaliser.

Nous étions installés depuis peu lorsque mon père se décida à prendre la parole :

« Aujourd'hui mes enfants, j'ai à vous parler de choses sérieuses, qui ne peuvent plus attendre. Cela vaut pour vous deux, déclara-t-il à l'attention de Norbert et Marie.

Tout d'abord, mon fils, tu es suffisamment grand pour m'aider définitivement à la ferme, demain, je t'expliquerai ton travail. Et toi, ma fille, tu seras placée dans la famille du Docteur Bardon à Clermont, pour lui faire le ménage et t'occuper de

ses enfants. Tu partiras mercredi avec tes affaires, ta mère t'expliquera le reste.

Ma sœur, affolée par cette subite décision, lui lança :

- Mais père, vous ne pouvez pas m'envoyer là bas, je ne veux pas y aller.

- Et depuis quand tu discutes mes ordres ? Je ne te donne pas le choix, tu es en âge de travailler et je t'ai trouvé un travail. L'argent que tu nous rapporteras de chez le Docteur est plus important pour ta famille, alors tu discutes plus, et maintenant on mange en silence !

- Oui, père, opina t'elle sans plus de résistance.

Je ne comprenais pas ce qui se passait réellement ce jour-là, mais les larmes silencieuses de ma sœur, coulant sur ses joues, me laissaient perplexe et en plein désarroi. Le repas se termina en silence comme ordonné par mon père, qui alla ensuite faire sa sieste habituelle. Pendant que nous aidions ma mère à débarrasser, Marie profita d'être dans la cuisine loin du regard paternel pour lancer d'un ton de reproche :

- Mère, comment pouvez-vous me faire une chose pareille, je vais très vite déprimée si je vais travailler à la ville. Vous savez que je ne suis pas faite pour cela, je préfère vous aider ici.

- Je ne peux rien pour toi, ma fille, ton père a décidé et tu ne peux pas aller contre sa volonté.

- Alors, je m'enfuirai.

- Pour aller où petite sottie. Tu veux te faire occire sur la route ?

- J'irai chez tante Paulette, elle m'accueillera volontiers.

- Une bouche de plus à nourrir, tu peux être sûre qu'elle aussi t'enverra travailler. Allez, sois gentille, et puis ça ne durera que quelques années. Après, tu seras à marier et c'est ton mari qui subviendra à tes besoins. N'en parlons plus.

Marie s'enferma dans notre chambre où je la rejoignis plus tard.

- Pauvre sœur, tu vas vraiment partir ? Lui demandai-je.

- Puisque tel est mon destin, que veux-tu que j'y fasse. Si tu as une solution pour moi, alors c'est le moment Mademoiselle je sais tout.

Je lui répondis alors,

- Si tu avais bien travaillé à l'école, tu aurais eu un beau métier.

Son regard se fit perçant, et, d'un ton de reproche, elle me lança

- Un beau métier pour les femmes, tu rêves, ma petite ! Je vais te dire la vérité, pour nous, il n'y a rien de bien dans la vie, à part se marier et avoir des

enfants qu'on rejettera plus tard. Tu crois que ta vie va être différente, peut-être ?

- Bien sur que oui, lui répondis-je. Je vais bien travailler à l'école, et je vais apprendre un métier.

Irritée, elle me répondit :

- Oui, c'est ça, tu sais quoi, tu me fatigues, alors sors d'ici et ne viens plus me raconter tes bêtises. »

Je la laissais à sa déception, et je retournai auprès de ma mère, qui s'affairait dans la cuisine, en maugréant à voix basse, des mots que je ne saisisais pas. Elle était en colère contre son mari, mais plus encore contre elle-même. Ma pauvre maman prit conscience, ce jour-là, qu'elle n'aurait jamais la force de discuter les ordres de son époux, et que celui-ci, prendrait seul toutes les décisions concernant l'avenir de chacun de ses enfants. Elle s'en trouvait à la fois impuissante et frustrée.

Mon frère commença donc à travailler dans l'exploitation, le lendemain, et ma sœur partit le mercredi suivant pour la ville, accompagnée de ma mère, qui, sur ordre de son mari, devrait lui rendre visite chaque fin de semaine pour récupérer les six sous de son labeur. Marie, partie sans nous dire au revoir, plus par colère de quitter la maison sous la contrainte, que par pudeur, la privant de toute étreinte envers sa fratrie. Je comprendrai son geste plus tard, mais à ce moment précis, cela m'affecta

et j'en fus triste toute la journée. Nous n'étions pas des sœurs complices, non pas à cause de notre différence d'âge, mais à cause de notre différence tout court. J'étais plutôt d'humeur joyeuse et positive, elle était triste et défaitiste. Bien entendu, j'étais plus jeune, et mon optimisme découlait de mon immaturité, mais malheureusement, l'avenir ne ferait que confirmer mon sentiment : ma grande sœur se laisserait porter par le destin, tout au long de sa vie.

CHAPITRE 2

Je débutais l'école en Septembre 1936, après un été maussade, tant au niveau de la météo, que de l'humeur familiale. Néanmoins, je sautai comme une puce sur un chien dès le lever du lit, le matin de ma première rentrée. C'est ma mère qui nous accompagna, mon frère et moi. Charles, âgé de 10 ans, allait à l'école des garçons qui était attenante à celle des filles, un grand mur de pierres intérieur séparant les deux bâtisses.

Le bâtiment qui englobait les cinq classes datait de 1914 ; il était pourvu d'une salle commune où se retrouvaient les institutrices entre les cours, et où siégeait la directrice, Mademoiselle Corchet, qui passait la plupart de son temps, à organiser la vie écolière de ses élèves. Elle considérait, je le compris bien vite, comme ses propres enfants, n'en ayant pas eu elle-même du fait de son célibat. Cette femme, petite et fragile, stricte et altière dans son tailleur bleu marine, allait tenir un rôle crucial dans l'avenir professionnel auquel je me destinerai plus tard.

Ma classe se situait au premier étage en début de couloir. Elle me paraissait immense, et n'accueillait pourtant que quinze pupitres. L'âge des élèves variait entre 6 et 8 ans, et nous étions sept petites filles à rentrer pour la première fois en classe de

cours préparatoire. Certaines d'entre nous en étaient ravies, et d'autres pleuraient dans les jupes de leur mère, attitude que je trouvais exagérée ; mais après tout, n'étions-nous pas toutes différentes face au détachement maternel ? Je devins très vite une élève studieuse et curieuse. Chaque jour, je prenais plaisir à ouvrir mes livres, et tremper ma plume dans l'encre violette pour faire glisser les mots sur le papier, d'une écriture habile et distincte. Mes premières années d'apprentissage furent bénéfiques à mon esprit curieux, et j'avalais ces nouvelles connaissances, sans cesse avide de savoir.

Lors de cette nouvelle expérience, je me fis une amie au joli prénom de Francette, qui était à peine plus âgée que moi. Elle était d'un naturel joyeux, et ses facéties me faisaient rire aux larmes. Elle vivait avec sa mère dans un joli pavillon de Clermont-Ferrand, et me confia que son père, militaire gradé, était souvent absent du domicile familial. Nous avions toutes deux un point en commun : nous manquions d'amour paternel, et ce sentiment nous rendait complices. Nous nous aidions mutuellement aux devoirs, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, et la vie s'écoulait tendrement entre l'école et ma douce amie, car pour le reste, la vie à la maison était bien moins agréable. Je commençais, à connaître le caractère de mon père, qui ne

montrait jamais de faiblesse, que ce soit dans le travail quotidien aux champs, ou auprès de sa famille, à laquelle, il n'ouvrait jamais son cœur. Je ne connaissais pas encore son passé, mais je devinais qu'il n'avait pas dû être heureux, pour être aussi indifférent envers ses enfants.

Le 3 septembre 1939, la France entra en guerre contre l'Allemagne. J'avais alors 9 ans. Notre institutrice tentait de nous expliquer avec des mots simples, et faciles à intégrer pour nos jeunes années, ce que notre pays et l'Europe étaient en train de vivre, bientôt rejoints par les nations du monde entier. Le responsable de ce que nous appellerions un peu plus tard la Deuxième Guerre mondiale, se nommait Adolph Hitler. Ce dictateur allemand, avait été nommé chancelier en 1933, et s'était proclamé Führer (guide ou maître), l'année suivante. Nationaliste raciste, il ne cessait de revendiquer depuis son ascension au pouvoir, une communauté nationale unie par une race et une culture communes ; son projet étant le regroupement des populations germaniques, cela l'avait conduit jusqu'ici à annexer l'Autriche à l'Allemagne, ainsi qu'une partie de la Tchécoslovaquie. Il venait d'envahir la Pologne, deux jours plus tôt, ce qui déclencha les hostilités avec la France, soutenue par d'autres puissances alliées. Nous allions, certainement, disait notre

institutrice, vivre des moments difficiles. Je lui étais reconnaissante de la manière simple et objective qu'elle employait pour nous raconter la réalité, telle que nous allions la subir. Quelle adulte serais-je devenue si elle ne m'avait pas convaincue du bien fondé de cette guerre que nous allions mener contre l'Allemagne nazie ?

Notre département fut envahi par l'armée allemande en juin 1940. Elle fit de la Mairie, et de la Préfecture, son quartier général pendant huit jours, instaurant un cessez-le-feu, et la suspension de la presse. Au départ des Allemands, le 28 juin, c'est le gouvernement français qui fit de Clermont-Ferrand, la capitale française pendant 24 heures, pour ensuite rejoindre la ville de Vichy, qui deviendrait son siège pendant quatre ans, sous la tutelle du Général Pétain.

J'étais, pour ma part, concentrée sur l'examen, du certificat d'études élémentaires, qui concrétisait les connaissances acquises en lecture, écriture, calcul, histoire-géographie, et sciences appliquées. Malgré les terribles événements qui nous touchaient de plein fouet, je révisai tous les éléments qui me permettraient de l'obtenir.

Les années qui suivirent furent douloureuses pour le pays, mais aussi pour ma famille. Pendant ces heures sombres, nous fûmes les témoins impuissants des visites impromptues des Allemands

au sein de notre exploitation, les regardant saccager nos champs avec leurs véhicules, et pénétrer au sein même de notre habitation pour se servir de notre nourriture, réquisitionner nos couvertures, et le savon. Ma mère avait dû, pour remplacer les tissus chauds, coudre des draps les uns aux autres de façon à élaborer des semblants d'édredons, en les fourrant de paille. Les militaires ennemis avaient même, un jour de beuverie, ordonné à mes deux frères de se saisir chacun, d'une poule, puis, de la tenir au-dessus de leur tête, pendant que le tireur, se positionnait de dos, et se retournait brusquement en tirant, tuant le gallinacé qui perdait son sang sur les cheveux des garçons. Les Allemands nous avaient obligés à regarder, et à applaudir à chaque coup réussi. Mes jeunes frères faillirent mourir devant nos yeux, sans que les adultes présents ne puissent intervenir.

Mon père, qui ne se lamentait que des dégâts subis sur ses terres, laissait éclater sa colère contre nous tous, nous obligeant, parfois, à travailler dès l'aube, pour remettre de l'ordre dans la pagaille laissée par les ennemis. Il rejetait également, de manière virulente, nos voisins, qui venaient parfois quémander quelques denrées, car les tickets de rationnement ne suffisaient pas ; après maints refus, il fut pris pour cible par quelques revanchards, qui saccagèrent ses machines

agricoles, retardant ainsi, son travail de labourage. Dans cette période sombre, il ne souhaitait qu'une seule chose : préserver son patrimoine de toute intrusion extérieure, et ne laisser personne profiter du fruit de son labeur. Cette attitude égoïste nous valut, le temps que dura la guerre, d'être rejetés par tous les villageois, pour qui mon père ne valait pas mieux que les « boches ».

Mon frère aîné, alors âgé de 19 ans, vivait très mal, l'atrocité de cette guerre qu'on l'obligeait à vivre passivement. L'occupation allemande, qui n'en finissait pas de malmenier la population, acheva de le convaincre de se rallier à la résistance. Il en épousa la cause, aux côtés, notamment, de Marcel Michelin (fils d'André Michelin, lui-même, créateur en 1889 avec son frère Edouard, de la Société Michelin et Cie, société de pneumatiques, qui œuvre encore de nos jours en Auvergne), et ne fit part à personne de sa décision. C'est ainsi qu'un matin, au lever du jour, j'entendis un cri perçant venant de la chambre de ma mère, qui venait d'apprendre brutalement le départ de son fils, par une lettre qu'il avait laissée sur son lit non défait, et que mon père avait trouvée à l'aube. S'inquiétant de ne pas voir son garçon prêt comme chaque jour à la même heure, il était allé le trouver dans sa chambre, et avait découvert le pli fermé. Il s'était empressé de porter à ma mère, l'accusant d'avoir

mis des idées farfelues dans la tête de son gamin, qu'elle venait par ses encouragements, d'envoyer à la mort.

Ma mère eut beau réfuter vivement ces accusations, mon père ne cessa de la bousculer tout le matin, allant même jusqu'à la battre devant nos yeux apeurés. Il était impuissant face au départ de son fils, et rejetait la faute sur sa femme. Elle partit ce jour-là, rechercher son enfant perdu, et revint le soir, épuisée, sans Norbert, introuvable. Il leur avait souligné dans sa lettre, qu'il essaierait de leur donner de ses nouvelles dès que possible, par le biais d'un de ses camarades, et qu'il ne fallait pas s'inquiéter, car il serait prudent.

Je me souvenais alors, de lui, comme d'un garçon tranquille, au physique quelconque. Ni très grand, ni trop en chair, un visage allongé, et les mêmes yeux, tristes et noirs, que notre mère. Je me rappelais combien il était prévenant envers moi, me racontant souvent des histoires qu'il avait lui-même entendues étant enfant, et qu'il aimait me narrer avec ses propres mots. Notre mère ne lui connaissait pas d'amis, et se demandait comment il avait pu entrer en contact avec la Résistance, lui qui ne s'absentait quasiment jamais de la ferme. Elle fut terriblement déprimée par son départ, et pria chaque jour, que Dieu lui rende son fils sain et sauf à la fin de cette maudite guerre.

La vie continua sans Norbert, et c'est donc Charles, 16 ans à cette époque, qui dut abandonner l'école pour le remplacer auprès de mon père, se chargeant comme l'avait fait son aîné avant lui, de la traite quotidienne des vaches, et de bien d'autres choses encore. Il n'en fut nullement affecté, car il détestait les études, mais il était moins docile que son frère aîné. Certes, il n'osa pas aller contre l'avis du patriarche, mais il n'avait pas l'intention de travailler à la ferme indéfiniment.

« Qu'il aille pas s'imaginer que je vais faire ça longtemps, me dit-il. Je compte partir de la maison après la guerre, mais surtout, toi, tu te tais. Va pas le dire à la mère, sinon elle va faire une crise du cœur.

- Une crise cardiaque, bêta !
- En tout cas, va rien lui dire ! »

Charles était un garçon robuste, au physique de bûcheron. Il était tout le contraire de Norbert, grand et musclé, comme le père. Seuls leurs yeux étaient semblables, avec le même regard sombre. Mais lui, avait eu très tôt, un désir d'indépendance, ne supportant pas l'autorité de notre père qu'il trouvait injustifiée. Quelquefois, il m'en parlait comme d'une dictature. Nous savions qu'il usait et abusait de son pouvoir envers nous, mais Charles, lui, s'en détacherait plus vite que les autres.

L'occupation forcée de l'armée allemande ne m'empêcha toutefois pas, de continuer ma scolarité. J'étais au collège depuis deux ans, et l'enseignement que je recevais, m'aidait considérablement à supporter les affres de la guerre, et les moqueries de mes camarades de classes, qui n'hésitaient pas à me rappeler que j'étais la fille d'un égoïste, que ma condition de paysanne, ne me permettrait jamais d'obtenir l'accord de ma famille pour la poursuite de mes études supérieures, et que, de toute manière, j'étais incapable intellectuellement de pouvoir y accéder. Je faisais aisément abstraction de ces agressions verbales, et surtout, je m'adaptais à cette situation, grâce, notamment à l'aide de tous les professeurs qui m'enseignaient dans ce contexte délicat, en essayant, de dégager une aisance naturelle, qu'ils avaient peine à maintenir. C'est ainsi qu'en juin 1942, malgré les difficultés que nous rencontrions, nous préparions la fin de l'année scolaire. J'avais 12 ans.

CHAPITRE 3

Je me rendais seule à l'école depuis que Charles travaillait aux champs, et, par un beau matin, où le soleil réussissait aisément à percer les nuages, je marchais d'un pas décidé, regardant mon ombre avancer au rythme de mes pas. Je traversai la voie du tramway sans m'apercevoir qu'un wagon approchait à grande vitesse. Trop accaparée par mon jeu, je ne perçus, ni les sifflements de la locomotive, ni les cris des passants me voyant avancer. L'accident fut d'une telle violence, que dès l'impact je n'étais déjà plus consciente. La machine percuta d'abord mon visage, et plus particulièrement ma tête du côté droit, ce qui causa un léger écrasement de mon crâne. Puis mon corps passant sous la rame, mon cuir chevelu fut arraché par les rouages du wagon. Je gisais donc sous l'imposante machine, et les gens se pressaient par petits groupes, pour tenter de distinguer mon corps gisant à terre, croyant que j'étais morte. Un camion allemand roulant dans notre direction s'arrêta dans la rue, et tous les occupants en descendirent, pour mettre de l'ordre à ce chaos. Devant l'affolement des badauds, restés sur place, ils constatèrent qu'il ne s'agissait en fait que d'un banal accident de la circulation. Ils contournèrent l'engin, regardèrent dessous, se parlèrent dans leur langue, et, d'un

commun accord se mirent à soulever la machine, afin de laisser passer un homme sous l'engin, récupérer mon corps inerte. Convaincus que plus rien ne pouvait être fait pour cette enfant dont le visage était ensanglanté, ils laissèrent le corps sur l'asphalte, dispersèrent la foule de curieux, et repartirent aussitôt, laissant la police municipale appeler les secours. L'ironie du sort fit que je fus sauvée ce jour-là par nos ennemis jurés, preuve, que même dans des moments si tourmentés, les hommes peuvent avoir un sursaut d'humanité.

Je fus transportée à l'Hôtel-Dieu dans un état critique. A mon arrivée, les médecins ne me donnèrent que quelques jours, voire, quelques heures à vivre. Mon cerveau ayant été endommagé par le choc, nul ne savait comment celui-ci allait réagir. Je ne me réveillais que cinq jours plus tard. Lorsque j'ouvris les yeux, une perfusion d'eau saline accrochée à mon bras, c'est mon père que je vis, assis sur une chaise face à moi, le regard dans le vide. Après plusieurs phases de réveil, je le distinguais enfin, le visage pâle, amaigri par de longues attentes. Une infirmière me confia qu'il était resté à mon chevet tous les matins jusqu'à mon réveil. Ce fut, de sa part, le seul acte de bonté, que je dus lui concéder de toute ma vie.

Le neurologue avait très vite constaté une dégradation de mes facultés physiques, une faible